POÉSIE

A MGR EDMOND LANGEVIN

Vicaire-Général de Rimouski et Protonotaire-Apostolique ad-instar, à l'occasion de son installation par Son Eminence le Cardinal Taschereau

I

O prêtre vénéré, elle n'est pas tardive
La couronne qu'hier la main du cardinal—
Sublime expression de joie admirative !—
Déposa sur ton front où la vieillesse arrive ;
Ce front que l'on admire, auguste et original !

II

L'immortel Léon XIII—architecte sublime—
Cet ouvrier divin, ce sculpteur inspiré,
Avait déjà compris ton œuvre qu'il estime—
A sa juste valeur—ton œuvre magnanime
Faite de charité, d'espoir, d'amour sacré,

III

Et parmi les trésors dont sa main paternelle
Dispose avec largesse autant qu'avec amour,
Parmi les titres d'or et la pourpre immortelle,
Les fleurons de noblesse illustre et solennelle,
Parmi la Garde-Noble au milieu de sa Cour ;

IV

Léon XIII chercha, choisissant le plus digne
D'être la récompense au mérite discret,
A quarante ans et plus d'apostolât insigne,
D'ardente charité, de dévouement hors ligne
Dont ton âme d'apôtre a, seule, le secret.

V

La nouvelle bientôt nous arriva joyeuse,
Et dans ce séminaire où nous avons prié,
Sous ce toit où coula notre jeunesse heureuse,
Où nous avons connu ton âme vertueuse,
Où nous avons compris, où nous avons aimé,

VI

Oui, dans ce séminaire où ton nom sonne ferme—
Synonime de grâce exquise et de bonté,—
Tous les cœurs délattés où l'ardent amour germe—
Cet amour qui se montre et jamais ne s'enferme—
Se prirent sur le champ à battre avec fierté !

VII

Et le peuple lui-même, ému, joyeux, sensible,
Ce peuple qui t'honore et que tu vas bénir,
Ce peuple qui t'admire, à l'amour accessible,
Se surprend à crier dans sa force invincible :
" Que ton nom, désormais, s'attache à l'avenir !

VIII

" Que d'un nouvel éclat il brille, solitaire,
" Pour rejaillir plus grand sur tout un peuple entier !
" Qu'il redise bien haut ton œuvre salutaire,
" Qui laisse derrière elle un sillon de lumière,
" Devant guider nos pas à travers le sentier ! "

IX

Et le clergé joyeux, sachant bien que ta tête
Etait faite à l'avance à l'honneur qui te vient,
Sachant bien que ton œuvre est une œuvre parfaite,
Depuis la base ferme en montant jusqu'au faîte,
Comprit que cet honneur était un peu le sien !

X

Et l'on vit accourir une foule en liesse,
Prêtres et monseigneurs, évêques et prélat,
Apportant à tes pieds avec joie et largesse,
Leurs transports et leurs vœux, leur sincère allégresse
De voir récompenser un saint apostolat !

XI

Que dis-je ! un cardinal, l'honneur de notre race,
Pour consacrer ton front déserte son palais.
Il vient couvert de pourpre et d'or—et sur sa trace,
Toute une auguste cour que ton regard embrasse,
S'empresse à te donner le saint baiser de paix !

XII

Prêtre, réjouis-toi ! Sois fier de ta couronne
Que notre cardinal veut placer sur ton front !
Tu sais que ce n'est pas la faveur qui la donne,
Mais qu'elle est bien le prix d'une œuvre qui rayonne,
Œuvre de vérité, œuvre d'amour profond.

XIII

Repose-toi, ta vie est enfin couronnée !
Calme ton cœur trop plein et cesse tes labeurs !
La récompense est belle et Dieu te l'a donnée
Par l'immortelle voix de l'Eglise étonnée,
De voir tant de vertus, d'amour et de grandeurs !

XIV

Cesse tous ces travaux qui minent ta grande âme,
Et reste pour aider au sentier du progrès.
L'œuvre que notre evêque—au cœur ardent, de flamme—
Se plaît à propager—œuvre que l'on acclame
Et qui mérite bien d'honorables succès !

XV

Et la postérité—dans sa marche impassible—
Ne séparera point vos deux noms enlacés.
Toujours elle dira de sa voix invincible :
" Honneur à ces deux-là dont l'œuvre est accessible,
" Aux grands cœurs que le ciel, d'avance, aura marqués ! "

ENVOI

Cette œuvre, monseigneur, est loin d'être parfaite,
A ton œuvre, bien sûre, elle ressemble peu !
Pour le succès, d'ailleurs, ma lyre n'est point faite.
Qu'importent les accents quand l'âme est interprète,
Une âme où ton grand nom se grave en traits de feu !

Le pauvre ne peut pas donner plus qu'il possède :
Et sa minime offrande a-t-elle moins de prix ?
Et moi, poète obscur, que ta pensée obsède
A cette heure de fête à laquelle tout cède,
Je t'apporte des vers que mon âme à compris.

Chs. A. Gauvreau

Isle Verte, mai 1888.

UNE HISTOIRE DE LOUP-GAROU

C'ÉTAIT à Saint-François de l'île d'Orléans—l'île des *Sorciers*—un soir de novembre.

Le *fricot* était terminé. Mais on ne se leva pas de table pour cela. L'inépuisable cruche fit encore une fois le recensement des convives, versant à chacun une dernière rasade de rhum.

Puis vinrent les histoires.

D'abord anodines et d'une gaieté fortement épicée, elles ne tardèrent pas à prendre une tournure plus en rapport avec la prédilection ordinaire des narrateurs et auditeurs. De drolatiques, elles devinrent sérieuses, puis extraordinaires, puis tout à fait lugubres.

Ce fut Antoine Bouet, l'huissier beau parleur, l'avocat du village, qui les amena sensiblement sur ce terrain, où il était chez lui.

Ambroise Campagna venait de terminer une histoire dans laquelle un *quêteux* avait jeté un *sort* aux bêtes à cornes de son oncle, Baptiste Morency ; et, comme il était quelque peu esprit fort, ce Campagna, il n'avait pas manqué d'ajouter :

—Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais, pour moi, je trouve que tous ces contes-là, c'est des bêtises.

—Des bêtises ! interrompit vivement Antoine ; tu en parles bien à ton aise, Ambroise Campagna. Il pourrait bien t'en cuire, mon garçon, pour refuser ainsi de croire aux châtiments que le bon Dieu nous envoie par l'entremise de ses amis, les pauvres.

Il faut dire ici, entre parenthèse, que ce finaud d'Ambroise avait toujours le nom de Dieu à la bouche, bien qu'il fût moins croyant que n'importe qui.

—C'est vrai ! murmura-t-on, Ambroise aura *queque chose*.

—Remarque, ami Ambroise, que je ne te le souhaite pas, au moins, reprit Antoine... Mais si jamais il t'arrivait comme à ce pauvre Jean Plante, de l'Argentenay...

—Qu'est-ce qui est arrivé à Jean Plante ? demanda-t-on avec une curiostié inquiète.

—Voilà ! reprit solennellement Antoine, tout fier d'avoir mis la puce à l'oreille de son auditoire et, se plaçant à Califourchon sur une chaise, dans l'attitude du conteur qui se dispose à produire de l'effet.

—Si nous *allumions* avant de commencer ! fit observer une voix.

—Oui ! oui ! bourrons les pipes ! répondit-on de partout. Antoine est beau parleur et en a pour longtemps. D'ailleurs, on goûte mieux une histoire en *tirant une touche*.

Pipes, calumets, brûle-gueules et *blagues* à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit.

.....

Jean Plante, de l'Argentenay, disait, était comme Ambroise Campagna : il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement : " Je voudrais en rencontrer un de vos revenants ou de vos loups-garous : c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière ! "

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais entendre sortir de la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !

—Ne vas pas croire au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi... je parle en général.

Il faut vous dire, mes amis, que Jean Plante vivait alors—il y a de ça une trentaine d'années—dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de vingt arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas, pour lui aider à faire le plus gros de l'ouvrage. Mais, la nuit, il couchait tout seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean Plante, et qu'on aurait bien couru toute l'île d'Orléans pour trouver son pareil.

Il était en outre de cela, pas mal ivrogne et colère en diable, quand il se trouvait *chaud*—ce qui lui arrivait six jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre : le méchant homme était capable de vous *flanquer* des coups de la grande faux qu'on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un *quêteux* se présenta au moulin et demanda la charité pour l'amour du bon Dieu.

—La charité ! fainéant !... Attends un peu, je te vas la faire, la charité ! cria Jean, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le quêteux ne dit pas mot ; mais il braqua sur le meunier une paire de *z'yeux* qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit lentement l'escalier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, il rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d'avoine.

—La charité, pour l'amour du bon Dieu ?... demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

—Va au diable : j'ai pas le temps ! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l'heure, le quêteux ne souffla mot ; mais il étendit sa main sèche du côté du moulin et disparut au milieu des arbres.

***

Ici le narrateur fit une pause habile, pour exciter davantage la curiosité de son auditoire—lequel pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine, n'avait certes pas besoin de cet aiguillon.

Puis il secoua la cendre de sa pipe sur l'ongle de son pouce et reprit :

Le quêteux n'avait pas plus tôt fait ce geste que, cric ! crac ! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fut voir ce qu'il y vait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les petites roues d'engrenage, les courroies et tout le bataclan... il ne trouva rien Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas, non plus.

Il appela son frère :

—Hé ! Thomas !

—Ensuite ?

—Le moulin est arrêté.

—Je le vois bien.

—De quoi est-ce que ça dépend ?

—J'en sais rien.

—Comment !... T'en sais rien !... Mais c'est qu'il faut le savoir, mon gars.

—C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

—Ah ! ah ! c'est pas ton affaire !... On va voir ça, mon garçon. Rempoche-moi un peu l'avoine que tu viens de jeter dans la trémie : il y a des pierres dedans, je le gagerais.

—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

—T'as pas la vue bonne aujourd'hui. Rempoche tout de suite, ou sinon...